

ART ET LITTÉRATURE

La littérature parmi les arts.

Parmi les six fonctions du langage, le linguiste Roman Jakobson place la *fonction poétique* (ou *esthétique*). Il confirme ainsi ce que tous les praticiens de la littérature orale ou écrite savent : qu'il est nécessaire de travailler ses expressions afin d'obtenir un beau langage. Il justifie le souci de ceux qui s'essaient à faire un ouvrage littéraire : « Ai-je le talent qui va me permettre de faire de beaux textes ? » Voilà l'angoisse du débutant. Et même l'homme de lettres confirmé revient sur son texte, se corrige, suit la directive célèbre de Boileau : « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage ». On sait (pour citer un poète qui n'est pas des moindres) que Baudelaire, qui n'aimait pas travailler de longues heures, revenait sans cesse à ses ouvrages pour les corriger.

Cette fonction poétique (qui ne s'applique pas seulement en poésie, c'est pourquoi d'aucuns préfèrent parler de fonction esthétique) suffit à placer les œuvres littéraires parmi les œuvres d'art.

Il faut maintenant parcourir les différents genres littéraires pour savoir si tous sont concernés par cette fonction.

Pour ce qui est de la poésie, la réponse est déjà donnée. C'est une lapalissade de dire que la poésie relève de la fonction poétique.

On dira la même chose de l'éloquence qui consiste à faire de beaux discours, qui s'exerce grâce aux règles de la rhétorique que le Petit Robert définit : « L'art de bien parler ». La réponse est dans la définition. Pour embellir leurs discours et ajouter la beauté aux arguments, dans des lieux solennels comme les assemblées politiques, les tribunaux ou les lieux de cultes, les orateurs ont travaillé l'usage des figures de style.

En ce qui concerne les genres narratifs de l'imaginaire, roman, nouvelle, épopée, biographie ou pseudo autogiographie, tous ceux qui se sont mesurés à ces narrations, à tous les niveaux de l'enseignement des lettres ou en tant qu'écrivains, ont recherché les belles phrases, les sonorités évocatrices, les connotations qui ajoutent à la dénotation des mots les sentiments, les émotions à suggérer, les mots qui apportent couleur locale, truculence etc.

Les objets mêmes dont parle notre récit sont l'occasion d'une esthétique du langage. C'est là qu'interviennent particulièrement les descriptions. Une campagne lumineuse et printanière apporte une sensation de douceur ; les brumes et les brouillards engendrent une douce mélancolie ; les tempêtes et les orages accompagnent les violences des passions ; la lumière implacable, l'absence d'ombre dans la forte chaleur d'un midi méditerranéen nous écrase de torpeur... Et même s'il faut tracer les portraits de méchants qui font horreur, si on les accorde avec des paysages effrayants, on s'efforce de faire de belles descriptions.

Le récit aussi doit être de qualité. On lui donne une certaine auteur, une espèce de solennité en faisant usage de l'énonciation récit : système des temps du passé : imparfait, passé-simple. On le rend plus vif et plus léger au moyen du présent de narration.

Tout ceci fait de ces textes narratifs des œuvres d'art.

Qu'en est-il des récits qui racontent la réalité, la narration vraie de l'historien, la biographie qui se veulent véridique ? Ces textes se doivent d'être objectifs. L'historien ne travaille pas pour émouvoir ses lecteurs. Il supprime donc les procédés qui stimulent les réactions affectives : il ne s'agit pas de faire haïr ou aimer ses personnages, il s'agit de les faire connaître, de raconter ce qui s'est passé. L'historien étouffe, dans la mesure du possible, ses propres sentiments qui nuiraient à une approche objective du passé. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il fasse de belles descriptions : la beauté de la réalité l'y autorise. Il travaille son style. Même si le ton se veut neutre, sans trémolos, sans sanglots, sans rires et sourires, l'historien veut écrire un beau texte. Pour y parvenir il lui suffit de respecter les règles de grammaire de la langue en laquelle il s'exprime. Le respect de la grammaire aide à la composition d'un texte clair et élève le registre.¹

Ces récits donc, qui relatent la réalité ont une valeur esthétique et sont aussi des œuvres d'art. Et s'il n'en était pas ainsi les lecteurs les déprécieraient.

Quant à l'autobiographie (ou mémoires) je ne sais pas s'il en existe une qui soient objective. Elle est souvent laudatrice ou, au minimum justificatrice. Alors pour appliquer la fonction poétique du langage, l'auteur a recours à tous les procédés esthétiques utilisés dans la fiction.

Et le théâtre ? Il fait parler les personnages, alors ce n'est pas toujours du beau langage ni des propos très élevés.

De quel théâtre voulons-nous parler ? Ouvrons nos manuels : Corneille, Racine, Molière, et bien d'autres, ont écrit en vers. Leurs pièces sont des poèmes. La réponse est toute donnée : ces pièces sont des œuvres d'art. Mais Molière a parfois préféré la prose. Marivaux n'a versifié que son unique tragédie : Annibal. Oui, mais quelle prose entendons-nous (ou lisons-nous) ! Qui oserait dire qu'elle n'est pas de l'art ?

Et le vaudeville, surtout le vaudeville contemporain ? Ce n'est pas toujours de la belle prose. Et les thèmes des dialogues sont parfois au niveau du sous-sol. Je le justifierai cependant. Je dirai que si le texte en soi n'est pas une œuvre d'art, du moins il se trouve exhaussé dans un ensemble artistique fait de décors, de costumes, de jeux de lumières, de chants, de musique... La pièce souvent bénéficie de ce cadre architectural merveilleux qu'est aussi le théâtre : velours rouge, dorures, lustres, disposition étagée semicirculaire de la salle, un ensemble mythique et égaillé d'une connotation de réjouissance pour le spectateur. Oui, mais lorsqu'il n'y a rien de tout cela, ? comme cela arrive parfois. Alors... je vous laisse dire.

Enfin, le genre littéraire le moins orné, l'essai, peut-il être une œuvre d'art ? Je réponds qu'il peut l'être par les mêmes procédés que ceux qu'utilisent les historiens. Les plus célèbres essayistes ont leur place dans les manuels de littérature : Montaigne, Descartes, Pascal, Leibniz, pour ne citer que quelques uns qui ont philosophé en français et en latin. Je pourrais faire une liste de cent pages, j'en oublierais plus que j'en nommerais. Quoi de plus neutre esthétiquement que les mathématiques ? Même les mathématiciens réussissent à écrire sur leur science des essais où la fonction poétique du langage joue pleinement son rôle.²

Les ouvrages de chacun des genres littéraires sont donc des œuvres d'art.

Que dire de la paralittérature ? Vaste fourre-tout que le Larousse définit : « Ensemble de productions textuelles (romans photos, bandes dessinées, récits d'anticipation etc.) exclues par le jugement social de la littérature proprement dite. » Pour préciser le « etc. » j'ajoute les romans policiers du type de ceux que l'on achète aux kiosques des gares, édités avec une couverture

1 Je parle, bien-sûr, des textes objectivement historiques. Dans la pratique, l'histoire et la propagande sont souvent mêlées. Dans ce cas la valeur esthétique est semblable à celle de la fiction ; elle peut provenir aussi des procédés de la rhétorique.

2 J'ai déjà cité Descartes, Pascal et Leibniz. Pour donner un exemple dans un français plus récent, je renvoie, parce que je l'ai récemment relu, à un ouvrage dont la prose est très belle : L'axiomatique de Robert Blanché, aux P.U.F.

alléchante, les ouvrages de Serge Laforêt, de Paul Kenny, ou ceux de Gérard De Villiers lequel ratisse des lecteurs un tantinet sadiques ; les romans qui traitent de la femme particulièrement de façon à attirer la clientèle mâle, par exemple ceux de Guy des Cars ou ceux de Charles Royer plus axés sur le sexe ; les romans de la collection Harlequin, à l'eau de rose, mais qui ne manquent pas de véhiculer des valeurs morales. En littérature anglaise on trouve les Slaughter ou les Parkinson Keyes, auteurs absents des manuels de littérature. Mentionnons aussi les romans qui agitent le thème de la guerre, très en vogue parmi les anciens combattants des deux guerres mondiales. Appartiennent à cette catégorie, en allemand, à titre d'exemples, les œuvres de H.H. Kirst et celles de H.G. Kosalik dont le fameux Médecin de Stalingrad eut les honneurs du cinéma. Je ne doute pas que le lecteur sera à même de compléter la liste par des titres et des romanciers plus récents.

On voit que la définition du Larousse se fait négative ; elle parle d'exclusion. Pourtant, à y regarder de plus près, les textes sont bons. On y trouve de belles histoires, bien racontées, des descriptions évocatrices, un langage qui applique les règles de la grammaire et souvent un style travaillé. Et on sait que des auteurs de cette paralittérature ont franchi les barrières de l'exclusion. En langue anglaise, sur les traces d'Edgar Poe, on trouve Conan Doyle, Dorothy Sayers, Agatha Christie et beaucoup d'autres que je ne connais pas. En langue française, Georges Siméon et son commissaire Maigret, Maurice Leblanc, inventeur d'Arsène Lupin, Gaston Leroux et d'autres.

Donc la paralittérature présente aussi des ouvrages qui sont des œuvres d'art. Qu'est-ce qui les distingue de la littérature ? celle que le « jugement social », pour reprendre l'expression de dictionnaire, gratifie d'une bonne réputation, celle qui s'honore de figurer dans les manuels et les anthologies académiques ? La différence, à mon avis, est plutôt dans le fond que dans la forme.

L'auteur de paralittérature est un professionnel de la narration : qui écrit pour la distraction du lecteur, pour la bonne fortune de l'éditeur et la sienne propre. Son but est de présenter quelque chose de facile à la vente. Il va donc avant tout chercher à plaire. Il faut que le lecteur se reconnaisse dans des portraits idéalisés, plus beaux que ce qu'il est au quotidien et dans des décors plus agréables que son environnement habituel. C'est pourquoi les personnages évoluent dans de somptueux appartements ou des suites d'hôtels étoilés. On exhibe la richesse dans des livres à bon marché. Les héroïnes ont des physiques de stars et des diplômes prestigieux. Les héros sont beaux, intelligents, musclés, éventuellement de solides buveurs sur lesquels l'ivresse n'a pas de prise (de préférence du whisky, ça fait plus chic), matcho, conducteurs intrépides, séducteurs irrésistibles (L'homme se fait valoir par ses voitures et ses femmes). Voilà ce qui fait vendre le livre à un public masculin qui revendique ou qui admire la qualité de mâle viril. D'autres thèmes sont très positifs. Des lecteurs (et ce ne sont pas les moins nombreux) sont attachés à des valeurs, c'est pourquoi les héros et les héroïnes sont souvent des incorruptibles qui gagnent contre les méchants. Les ouvrages sont très recommandables lorsqu'ils flattent de qu'il y a de bon dans la masse ; alors ils contribuent à conforter la bonne image des valeurs communes telles que la générosité, l'amour, l'amitié, la solidarité et toutes les grandeurs de l'homme.

Le choix des auteurs, en paralittérature, est de plaire, de flatter le lecteur, de cajoler ses défauts et d'illustrer ses valeurs. Au niveau de la littérature, par contre, l'auteur s'exprime soi-même, quitte à choquer, à s'opposer, à innover, quitte à paraître élitiste, alors que le paralittérateur s'enferme dans la masse qu'il laisse identique à elle-même, contente d'elle-même.

Puisque donc, la différence est dans le fond et non dans la forme, la paralittérature, comme la littérature contient des œuvres d'art. Les cinéastes ne s'y sont pas trompés. Combien d'auteurs exclus du cénacle des grands hommes de lettres ont été accueillis avec succès dans le septième art ?

La littérature est donc un art parmi les autres arts. Elle se distingue néanmoins par des particularités et c'est ce que je me propose de remarquer dans les lignes qui suivent.

Le vrai et le faux.

Pour spécifier l'art littéraire je patirai des notions de reproduction, de copie, de faux qui s'opposent à l'oeuvre authentique, à l'original, à ce qui a été vraiment réalisé par l'artiste signataire.

Cette distinction s'applique particulièrement aux arts plastiques, la peinture ou la sculpture. L'Aphrodite Sosandra au musée de Naples est la reproduction d'un bronze grec du V^e siècle avant J.C., exécuté, peut-être, par le sculpteur Calamis. La copie permet de voir, encore maintenant, une oeuvre disparue. Mais on la regarde en se disant que l'on n'a pas d'autres moyens de contempler l'original dont il ne reste en Grèce que le socle. Elle n'a d'intérêt que parce qu'elle renvoie à la vraie statue dont on est frustré. De la même façon, lorsqu'il s'agit de peinture, on parle de vrai et de faux. Distinction d'autant plus importante qu'un petit tableau (on dira la même chose d'une petite sculpture) peut se loger dans un appartement. N'importe qui peut accrocher une copie de la Joconde chez soi. Mais ce n'est qu'une copie, l'original, d'un prix inestimable est inabordable, même aux milliardaires. On voit par là que la distinction entre l'oeuvre originale et une copie est aussi une affaire de commerce, une affaire d'experts, il faut vérifier l'authenticité pour justifier le prix élevé, et aussi une affaire d'escrocs : vendre des faux au prix des vrais.

Il apparaît donc que, pour ce qui est de la peinture et de la sculpture, la reproduction permet d'avoir chez soi des oeuvres que l'on ne peut contempler qu' en voyageant ou dans le temps limité des ouvertures des musées. Et cela concerne les ouvrages de taille modérée. Personne ne décorerait sa maison d'une Pieta de Michel-Ange ou d'un plafond représentant celui de la Chambre du roi à Versailles. Il faudrait les réduire à tel point que la copie deviendrait inexacte.

La considération des dimensions nous amène parler de l'art des monuments : l'architecture. La notion de faux ne s'applique pas à l'architecture, pour les raisons évidentes que les oeuvres sont inamovibles à cause de leur taille et qu' elles sont inséparables de leur environnement. Notre Dame de Paris ne serait plus Notre Dame sans l'île de la Cité ; le pont Neuf ne peut exister sans la Seine et le Louvre ; le moindre propriétaire ne reconnaîtrait pas sa maison s'il la voyait transportée sous un autre climat. Les copies n'existent pas en architecture parce qu'elles n'ont pas d'usage.³ Il est vrai que les architectes s'inspirent les uns des autres. Ils voyagent beaucoup. A la Renaissance, des architectes italiens sont venus construire en France. Les architectes qui ont travaillé à Versailles ont trouvé leur inspiration auprès des artistes italiens et de ceux de l'antiquité. Versailles inspire les monarques européens ; leurs châteaux manifestent des ressemblances, mais ils ne reproduisent pas, parce que la reproduction n'a pas lieu d'être. Aucune cathédrale n'est la copie d'une autre. Christopher Wren s'inspire de Saint Pierre du Vatican pour construire la cathédrale Saint Paul de Londres. Même s'il s'agit de hausser symboliquement l'autorité du roi, chef de l'église anglicane, au niveau de celle du pape, Saint Paul n'est pas Saint Pierre. Imagine-t-on la basilique Saint Pierre à Londres ?

Les notions, donc, d'original et de reproduction, de vrai et de faux, ne fonctionnent pas en architecture. En architecture, tout est vrai. L'art le plus lourd, le plus massivement matériel est incompatible avec la reproduction.⁴

A l'opposé la musique utilise un matériau extrêmement subtil : le son, fugace et passager, perceptible par un seul sens, Que deviennent, en ce cas, les notions d'authentique et de reproduit ?

Quels sont les moyens matériels dont disposent les musiciens, compositeurs et interprètes ?

3 Un château démonté pierre par pierre en France, remonté à l'identique dans les moindres détails, entouré de son jardin à la française reproduit le plus exactement possible dans une prairie des U.S.A. reste-il identique à l'original ?

4 J'entends les mots « lourd » et « matériel » comme des termes descriptifs et ne leur donne aucune dénotation péjorative qui placerait l'architecture au bas d'une hiérarchie des arts. Tous les arts sont aussi nobles les uns que les autres. Mais ils ont des matériaux différents et sont issus de besoins et de plaisirs différents et complémentaires.

Un parchemin, du papier, une plume, un stylo ou un logiciel permettent au compositeur d'écrire une partition ; l'instrumentiste, le chanteur ou la chanteuse transforment la partition en sons. Il est évident que la partition n'est pas l'original, même la partition d'origine que les éditeurs reproduisent en milliers d'exemplaires, car les partitions ne valent qu'en tant qu'elles mémorisent les morceaux de musique, qu'elles les archivent et qu'elles soutiennent la mémoire des interprètes. La meilleure partition n'est pas la première, mais la plus facile à lire. Prétendre que la partition est la musique reviendrait à dire que les meilleurs solistes qui jouent sans partition ou les improvisateurs ne font pas de musique. La musique n'est pas d'avantage l'instrument, ni la voix. Il reste donc le son. Cette matière particulièrement légère fait de la musique un art discret ou non continu. J'emploie ces qualificatifs dans le même sens que les mathématiciens distinguent les grandeurs discrètes, les nombres, des grandeurs continues, les figures géométriques. Il n'y a pas de solution de continuité le long d'une ligne de même que l'existence d'un mouvement, d'un tableau ou d'une statue se prolonge jusqu'à sa destruction définitive. Tant que les partitions existent, tant qu'une pièce de musique reste mémorisée d'une façon ou d'une autre, elle existe quoique sa durée soit interrompue, entre chaque concert, ou entre chaque audition d'un enregistrement. Une œuvre d'art musical existe par intermittence, par reproductions successives et discontinues. Toutefois il ne viendrait à l'esprit d'aucun mélomane de soutenir que les reproductions sans lien de continuité temporelle sont des faux à l'égard de la création de l'œuvre par le compositeur lui-même. Une symphonie de Mozart reste une symphonie de Mozart quel que soit l'orchestre qui la joue. Bien-sûr les connaisseurs peuvent critiquer l'interprétation. Les spécialistes de la musique baroque disent que le Te Deum de l'Eurovision ne ressemble pas tout à fait à ce qu'avait voulu Charpentier. Forts de leurs recherches ils proposent un jeu plus proche des façons musicales de l'époque. Mais l'interprétation contestée n'est pas, pour autant, un faux.

En musique donc, les notions d'original et de copie ne sont pas d'usage. Et cela est dû à la matière utilisée, le son : la quasi immatérialité du son produit par des vibrations perceptibles seulement à l'oreille et qui cessent lorsque les instruments ou la voix cessent de les émettre, sa discontinuité, font des reproductions des œuvres authentiques.

Avec un raisonnement analogue on établit aisément que le cinéma est aussi un art discret. La première bobine, celle qui est multipliée en de nombreux exemplaires n'est pas la vraie, alors que les copies seraient des faux.

Observons maintenant la littérature à la lumière de ces deux notions : le vrai et le faux.

Particularités de la littérature.

Pour commencer je constate que la littérature est mal nommée. Le mot littérature est formé q du *littera* latin, la lettre. Il signifierait donc une activité dont le support matériel serait les lettres qui, combinées ensemble fixent nos idées dans un support stable. Ce qui laisse supposer qu'il n'y a de littérature que pour les peuples qui savent écrire. Mais l'histoire des genres littéraires montre qu'il n'en est rien. Les épopées, par exemple, ont été transmises par une longue tradition orale avant d'être fixées par l'écriture. Ainsi les aèdes (chanteurs) en Grèce antique ont chanté « La colère d'Achille » et « L'Odyssée », les ont versifiées car les vers donnent un rythme à la musique et facilitent la mémorisation. (Il faut une bonne mémoire à qui ne dispose pas de l'écrit.) Et ceci jusqu'au VIII^e siècle avant J.C., époque où Homère mit ces chants par écrit.⁵ Il en va de même pour

5 Il ne serait d'aucune utilité de revenir, ici, sur les incertitudes historiques concernant Homère.

les légendes médiévales. Le Roman de Tristan et Iseut, assemblé et écrit entre 1150 et 1230, comporte des légendes celtiques transmises par tradition orale jusqu'au XII^e siècle. La littérature n'est donc pas uniquement un corpus de textes écrits, puisqu'elle inclut des traditions orales, quoiqu'il soit paradoxal de parler de littérature orale.

Forts de ces précisions, demandons-nous quels sont les matériaux dont dispose la littérature. Comme tous les arts, elle s'exerce dans de la matière, les sons de la voix, les lettres de l'alphabet, qui s'écrivent sur de la cire, des parchemins, des papiers, des disques durs grâce à des stylets, des plumes, des stylos de toutes sortes, des claviers. Poésie chantée, elle s'associe à la musique et à tous les procédés utilisés pour matérialiser la musique.

Ni l'écriture ni rien de ce qui sert à écrire ou à pérenniser les écrits n'est matériau de la littérature, sinon il faudrait en exclure tout ce qui est du domaine de l'oralité. Dans le paragraphe précédent je disais que la littérature est en partie orale, j'ajouterai que fondamentalement il n'y a pas de frontière entre l'oral et l'écrit. Jules César n'a sans doute jamais écrit la Guerre des Gaules. Il l'a dictée, de même qu'il n'avait pas besoin de lire, il avait des lecteurs : des esclaves spécialisés. Et il en est ainsi d'autres grands auteurs de la littérature latine, bien qu'ils aient su parfaitement lire et écrire en latin et en grec. Une pièce de théâtre, la plupart du temps est jouée avant d'être éditée. On lit des contes aux enfants pour les aider à s'endormir. Des bénévoles lisent à haute voix et se font enregistrer pour offrir aux malvoyants l'accès aux textes.

Il reste les mots et les règles qui régissent leurs assemblages, les signifiants et le potentiel infini de leurs associations ; les mots, la grammaire et le style, voilà le matériau travaillé par l'homme de lettres.⁶ La littérature est sans doute l'art le plus léger qui soit, celui qui se rapproche le plus de l'immatérialité. Les sons lui suffisent, comme à la musique, mais des sons beaucoup plus simples. La variété des sons musicaux nécessite parfois des instruments d'une taille remarquable : de grandes orgues, un orchestre. Un ouvrage littéraire, dans sa plus simple expression se satisfait d'une voix humaine, une récitation suffit. Seul le chant a capella est aussi peu matériel que la littérature. L'aède antique, lorsqu'il s'accompagnait de la cythare exerçait déjà un art plus complexe. L'art littéraire est aussi simple que le chant des femmes pygmées dans la jungle.⁷

La littérature matérialisée dans les mots seulement, est un art si simple, il y a si peu d'épaisseur physique entre l'énonciateur et le destinataire que je la considère comme l'art le plus idéal,⁸ celui qui interpose le moins d'épaisseur entre les consciences.

Recourons derechef à nos notions d'authentique et de reproduction.

Nous constatons d'abord que la littérature, grâce à son oralité, est un art discret, comme la musique, le texte n'existe qu'en tant qu'il est récité ou lu et il disparaît entre temps. Mais chaque reproduction reste authentique. Qu'un trouvère commence ainsi le fabliau de La housse partie : « Je vais vous raconter une aventure... » et la termine par : « Bernier, qui est maître en la matière fournit un exemple dans ce fabliau », ce trouvère rapporte le fabliau à son auteur et l'auditeur estime avoir réellement entendu le texte du poète Bernier. Et si le trouvère n'avait pas mentionné l'auteur, il n'aurait pas fait un faux, il se serait simplement fait accuser de plagiat.

Quant à l'oeuvre écrite, l'écriture lui assure une durée sans interruption, le texte reste, sous la forme des lettres et des autres signes graphiques, et les multiples éditions successives d'un ouvrage qui se lit au long des années, voire des siècles, sont autant de reproductions authentiques du texte de l'auteur. Une bonne édition c'est celle qui offre la lecture la plus fidèle au texte d'origine. Lorsqu'il

6 Lorsque j'emploie la périphrase « homme de lettres » je m'autorise à ne pas ajouter « femme de lettres ». Aucune ségrégation en cela. Est-il nécessaire de rappeler qu'en français, le mot « homme » désigne d'abord, en général, les êtres qui appartiennent au genre humain, comme « homo » latin dont il est issu.

7 A ceux qui, du haut de leur civilisation occidentale, seraient tentés de sourire à l'évocation du chant des Pygmée, je rappelle que ces chants ont inspiré des compositeurs occidentaux. Je renvoie à l'article « Le Yodel de la forêt équatoriale des femmes pygmées », sur internet.

8 Sans jugement de valeur ; il ne s'agit pas d'un idéal hiérarchique. Ce n'est pas parce que la littérature est faite de mots qu'elle est préférable à l'architecture en béton armé. Les arts ont des fonctions différentes. Cf. note 4.

s'agit de textes anciens, on dispose de manuscrits copiés de nombreuses fois et qui manifestent des divergences. Le travail de l'éditeur consiste alors en une recherche critique pour trouver la leçon qui rapporte les mots exacts de l'auteur.⁹

Les pièces de théâtre sont d'abord orales, puis écrites. En tant qu'elles sont jouées, oralisées, avec une mise en scène, elles ont une existence discontinue (discrète). Lorsqu'elles sont éditées elles s'établissent dans la continuité ininterrompue, comme genre littéraire écrit.

On dira à peu près la même chose des œuvres de rhétorique : en tant qu'elles sont oralisées leur durée est tellement interrompue qu'elles ne sont prononcées la plupart du temps qu'une seule fois : le jour pour lequel elles ont été composées. Mais on sait que tout bon orateur conscient de la valeur littéraire de ses discours, les écrit pour leur offrir une durée ininterrompue et ainsi les laisser à la postérité.

Il n'y a donc pas de vrai et de faux en littérature puisque toutes les reproductions sont authentiques et cela offre des avantages considérables

Voyons d'abord quelles facilités le peu de matière nécessaire à la création littéraire apporte à l'auteur d'abord, ensuite au destinataire.

L'auteur a besoin de peu de choses. On l'a constaté déjà. Il lui faut un outil pour écrire, comme un stylo ; un support pour recevoir les lettres et les autres signes, comme le papier ou le parchemin. On a vu apparaître les machines à écrire, puis les ordinateurs, depuis qu'ils sont portables, avec leur imprimante. Ce sont les outils de la haute technologie. Je ne suis pas sûr qu'ils facilitent le travail d'écriture, ils en facilitent surtout la communication. Le plus important donc, pour l'homme de lettres, c'est d'avoir des idées. Le matériel ne nécessite pas d'investissements et est utilisable en tous lieux. Un voyageur pour prendre des notes n'a besoin de rien d'autre qu'un calepin et d'un crayon rangés dans une poche. Avec ces pauvres moyens faciles à dissimuler, des prisonniers ont réussi à écrire à l'insu de leurs geoliers.

L'écriture est l'art qui reste au plus démuné. Et pour envisager le pire, le seul apprentissage par cœur tant que les facultés intellectuelles ne sont pas atteintes fournit un premier support immatériel à l'activité littéraire.

Le destinataire bénéficie amplement du fait qu'en littérature le faux n'existe pas. Qui peut avoir chez soi un Rembrand, même un tout petit, mais un vrai ? Au contraire, il suffit d'un modeste rayonnement pour avoir un vrai Balzac, de vrais Molière... Je cite les deux premiers noms qui me viennent à l'esprit, deux noms évocateurs d'une liste inépuisable. On peut en loger beaucoup dans une petite bibliothèque à la dimension d'un modeste appartement. Et quand on est bilingue ou trilingue, sachant que des langues comme l'anglais, l'espagnol ou le français sont multinationales, ont une portée sur tous les continents, quelle richesse variée et illimitée peut-on disposer sur des étagères. Evidemment des textes intégraux en livres de poches¹⁰ valent moins qu'un Rembrand authentique. Mais il n'est pas question d'argent. Quelle richesse culturelle ! Que de belles choses pour les amateurs de lecture. Tout à portée de la main. Je peux lire et relire. Et même, quand je réalise que sur les quatre murs de ma chambre, je peux accumuler tant de livres que je ne puis espérer de vivre assez vieux pour les lire tous, alors, je me sens un peu frustré. En outre il existe des chefs d'œuvres littéraires immenses comme des cathédrales. Les exemples sont si nombreux que je préfère n'en citer aucun. Ils se rangent facilement sur une étagère et sont tous vrais. Je n'aurai jamais Saint Sophie d'Istanbul, comme cela, chez moi. Et si je ne peux pas me déplacer pour visiter des œuvres architecturales ou des musées, je devrai me satisfaire de photographies, de faux que je trouverai dans des livres de faux.

En une phrase : la littérature est le plus accessible de tous les arts.

⁹ *Leçon* signifie ici la lecture retenue.

¹⁰ Dans le nom commun *livre de poche*, au pluriel je mets un s au composant *poche* parce que j'envisage que les passionnés de lecture remplissent de livres plusieurs poches.

Les arts de support.

La littérature est matérialisée dans les mots et les phrases, matière légère et éphémère qui se trouve mise en valeur par le moyen de supports qui la stabilisent, lui offrent une emprise plus saisissante sur la sensibilité et valorisent ses qualités esthétiques.

La déclamation et le chant.

La voix humaine est le premier support de l'expression littéraire. Premier en ce sens qu'il est le plus naturel, celui dont tous les hommes disposent sans autre instrument que leurs poumons, leurs cordes vocales, leur langue et leur palais qui les rendent aptes à proférer des sons articulés. Parler, c'est placer sa voix (lui donner une sonorité agréable et qui permette de se faire bien entendre), moduler une mélodie, rythmer les mots et les phrases, choisir de faire sonner plus distinctement telle consonne ou telle voyelle. Ce sont-là les qualités esthétiques et spontanées du langage au quotidien. La littérature, et particulièrement la littérature orale, l'éloquence et la poésie les trouve à sa disposition et les travaille, puisque son objectif, en plus de la simple communication est de produire une œuvre d'art. L'éloquence et la poésie brillent dans la déclamation.

Grâce à ces mêmes qualités la littérature s'associe à la musique. L'aède s'accompagne de la lyre (il est d'ailleurs probable que la poésie fut chantée avant d'être déclamée), la parole liturgique se fait plain chant, la pièce de théâtre devient opéra, le poème lied etc.

La calligraphie.

L'art de tracer de belles lettres.

Les idéogrammes représentent ce que l'on voit (le premier radical, *ideo* vient du verbe grec qui signifie voir), puis, de façon plus abstraite, ce que l'on voit mentalement : les idées. Les hiéroglyphes des Egyptiens en sont et nous savons que les peintres le utilisaient comme motifs de peintures murales notamment dans les pyramides ; un bon moyen pour donner de la pérennité aux textes.

Les lettres de l'alphabet, consonnes et voyelles figurent les sons de la voix articulée. Bien tracées, elles facilitent la lecture et embellissent la page. Il y eut des styles selon les époques. Les Grecs et les Romains utilisèrent d'abord les onciales que nous avons gardées sous le nom de majuscules d'imprimerie. Puis apparut l'écriture cursive au III^e siècle avant J.C. Au Moyen-Age , au VIII^e siècle, l'écriture caroline était faite de belles lettres rondes que nous avons cependant du mal à déchiffrer. Puis ce fut le style gothique ; les lettres sont davantage dessinées en hauteur et, pour nous, plus faciles à lire. Au début de l'imprimerie la forme des lettres rappellera encore le gothique, puis elles se rapprocheront de celles que nous trouvons dans nos livres contemporains.

L'écriture manuscrite peut aussi être calligraphie. Dans la décennie qui a suivi la seconde guerre mondiale on écrivait encore dans les écoles à l'encre violette, fabriquée en diluant une poudre dans de l'eau, La fameuse plume Sergent- Major permettait, après un entraînement productif en taches abondantes et multiformes, d'obtenir de beaux pleins et déliés. D'aucuns s'efforçaient de styliser leur écriture tout en la laissant lisible. C'était une façon de personnaliser sa prose ou ses vers et il était considéré comme un manquement à la politesse de dactylographier un courrier personnel, la machine à écrire étant réservée exclusivement à la rédaction de la correspondance professionnelle. C' était une activité artistique qui ne coûtait pas cher. On en voit un morne relief dans le choix de polices que nous offre l'ordinateur.

De nos jours la calligraphie est toute faite : caractères d'imprimerie ou de la machine à écrire, polices du logiciel de traitement de texte. Mais elle est toujours là. Il est important que les lettres d'un livre ou d'une « e-édition » soient belles.

L'image.

Les *miniatures* sont des peintures destinées à orner les manuscrits. En Europe, au Moyen Age, elles ont d'abord été l'art d'enluminer (ornier avec du *minium*, une couleur rouge un peu foncé et vif) des lettres majuscules. Puis on illustra les textes de paysages et, à la Renaissance, de portraits. Le terme de miniature, quoiqu'issu du mot *minium*, fut alors associé à l'idée de peintures assez petites pour décorer une feuille. Les plus anciennes se trouvent sur des papyrus égyptiens enluminés. Elles apparaissent à la fin de l'antiquité, en Arménie, où elles floriront jusqu'aux XIII^e et XIV^e siècles. Les miniatures arabes eurent leur apogée aux XII^e et XIII^e siècles.

Après l'invention de l'imprimerie l'illustration réalisée par un peintre est reproduite autant de fois que le livre est imprimé. Alors l'édition fait le bonheur des bibliophiles.

La lithographie fut inventée en 1796. C'est un procédé grâce auquel on introduit des gravures dans les ouvrages imprimés. Le modèle était souvent l'oeuvre d'un peintre.

Enfin la photographie, d'abord en noir et blanc, puis en couleurs, fut, au XX^e siècle, le moyen privilégié d'illustrer les livres.

La bande dessinée mérite une place à part car, en elle, le dessin n'est pas un support du texte verbal. Dessins et texte, indissociables, prennent ue part égale à la composition de l'ouvrage.

La reliure.

Dans l'Antiquité l'ouvrage publié avait la forme du volumen : les feuillets de papyrus ou de parchemin , appelés libri sont collés et enroulés (*volumen* a le radical du verbe *volvo* : rouler). Le texte se déroule horizontalement. Le rotulus est semblable, mais se déroule verticalement. On les rangeait dans des étuis cylindriques ornés, n'en doutons pas, avec goût, par les bibliophiles de l'époque.

Le codex, formé de pages manuscrites reliées en cahiers, était d'usage plus commode : le lecteur n'est plus obligé de tenir le rouleau ; il peut prendre des notes et il est aisé de marquer les pages avec des signets, ce qui évite de dérouler tout ce qui précède lorsque l'on veut reprendre la lecture ou lorsque l'on a besoin de retrouver rapidement les passages de références. Le codex est apparu au II^e siècle avant J.C.

Les livres sont la modernisation du codex.

La reliure qui sert à relier les feuilles et les cahiers qui composent un livre, lui donne une beauté extérieure. On connaît les belles reliures en cuir des XVII^e et XVIII^e siècles que l'on voit fréquemment dans les magasins spécialisés ou dans les bibliothèques riches d'un passé séculaire, comme celle de la Sorbonne ou la bibliothèque Sainte-Genève. On admire les dorures, les pages de garde et les tranches teintes. Les dos des livres, ornés de dorures et alignés sur des étagères embellissent de façon impressionnante la bibliothèque, comme on peut le constater au château de Versailles. Au XIX^e siècle les dorures et les couleurs persistent, mais le carton remplace partiellement le cuir. Au XX^e siècle, même si l'on trouve toujours de belles reliures en cuir, même si l'on peut encore recourir aux services du relieur, les matériaux se diversifient : toile, carton, matière plastique. En tout cas, on connaît toujours le souci d'embellir le livre.

La brochure, modeste reliure de carton fin, garde encore une fonction esthétique. Surtout depuis la seconde partie du XX^e siècle, elle se fait incitative par des images attrayantes en première de couverture, qui agissent sur le lecteur comme une affiche de cinéma sur le spectateur, et aussi par un court commentaire vantant l'ouvrage et son auteur, souvent en dernière de couverture.

Les bibliothèques.

La bibliothèque meuble.

Elle présente les livres de la maison ou de l'appartement. Beau meuble de style ou simple rayonnage (la passion pour la lecture est sans rapport avec l'épaisseur du portefeuille) il est orné la

plupart du temps de jolis bibelots, réunissant en un même emplacement art et littérature.

La bibliothèque pièce.

Celle de l'appartement, de la maison, si l'on a la place, ou celle du château qui fait souvent office de salle de réception prestigieuse montrent quatre murs recouverts de livres et présentent un mobilier destiné à agrémenter la lecture : bureau, fauteuils, liseuses etc. La bibliothèque de l'Élysée fut jugée assez prestigieuse pour servir de fond aux photos officielles de plusieurs présidents de la Cinquième République. Les amateurs de culture et de littérature en particulier en apprécient le symbole. On peut admirer à Versailles la Bibliothèque de Louis XVI et chacun, au cours de ses visites, a sans doute rencontré de ces magnifiques alignements de reliures dans des édifices publics ou privés.

La bibliothèque édifice.

C'est un monument prestigieux souvent construit à l'initiative d'un homme politique qui a voulu, par ce moyen, montrer son attachement à la culture, et sans doute rendre sa mémoire aussi immortelle que les lettres. L'écart des dates de constructions montre la pérennité du phénomène. Les deux bibliothèques trajanes, une pour le grec, l'autre pour le latin, construites de chaque côté de la colonne, sur le forum qui portent également le nom de l'empereur, quoiqu'elles aient aujourd'hui disparu, n'en contribuent pas moins à prolonger la mémoire de l'empereur. La bibliothèque Mazarine vaudra peut-être au président Mitterand une notoriété aussi longue dans les siècles à venir.

Pour terminer, je dirai le plus beau support architectural apporté à la littérature : la bibliothèque vaticane. Tous les murs ne sont pas recouverts de livres, ou le sont jusqu'à mi-hauteur - quelle hauteur ! - ce qui laisse la place à des tableaux immenses. De doubles voûtes s'appuient sur des piliers parallélépipédiques. Les faces rectangulaires de ces piliers sont dissimulées par des portails en pied en sorte qu'il semble que de légères colonnettes aux angles des piliers soutiennent seules les voûtes. L'ensemble des peintures fait en quelque sorte disparaître l'architecture sous une foison de personnages. La pierre se cache sous la couleur. La lumière jaillit des frises dorées. Les couleurs des peintures qui recouvrent les voûtes sont dominées par des ciels bleus associés à des jaunes lumineux ou à des blancs qui laissent l'impression que les galeries sont éclairées par le haut, comme à ciel ouvert. L'architecture s'efface dans la lumière des couleurs mais reste néanmoins bien perceptible. Un mobilier majestueux, des reliures alignées sur les rayons, sur des présentoirs des livres ouverts sur des miniatures magnifiques... Ici, mieux que partout, les arts sont unis pour sublimer la littérature.

Conclusion.

De cette réflexion sur la littérature et les autres arts, je retiendrai essentiellement deux idées. La première est que la littérature se matérialise dans ce qu'il y a de plus simple : le son de la voix humaine et les signes graphiques : de la matière à la limite de l'immatériel : le langage. La seconde c'est que tous les arts ont autant de valeur ; il n'y en a pas de hiérarchie entre eux ; il n'y en a pas un qui créerait plus de beau qu'un autre.

Ces deux idées m'amènent, pour conclure, à reconnaître que le littérateur se heurte à une extrême pénurie de moyens, dans l'exercice de son art qui, tout en affectant peu les sens, se doit de beaucoup émouvoir la conscience. Tous les arts agissent sur la conscience par le biais de la sensibilité. Mais la littérature, exerce une influence infime sur les sens pour imprégner la conscience d'émotions, de sentiments ou d'idées, autant que les autres arts qui agissent davantage sur la

sensation. Elle se propose de susciter autant d'émotions esthétiques que les autres arts, puisque tous les arts sont égaux. Soit une des œuvres littéraires les plus imposantes, l' Histoire romaine de Tite-Live, oeuvre d'une vie, unie, construite, bâtie patiemment sur la chronologie de sept siècles, cent quarante deux livres, (bien qu'inachevée). Imaginons les *volumina* (pluriel de *volumen*), rangés sur les rayons d'une bibliothèque : un alignement impressionnant certes, mais ils sont physiquement néant, comparés au Colisée. Et pourtant les trente-cinq livres qui nous restent de Tite-Live offrent aux latinistes des moments de lecture qui occupent l'esprit pendant des mois, voire des années, durée bien plus longue que le temps que l'on réserve généralement à la visite des restes du Colisée.

La littérature offre à la conscience autant que les autres arts. Lorsque j'ai parlé des *arts de support*, je n'ai pas dit que les autres arts interviennent pour rendre la littérature plus attractive. Ils contribuent à un supplément esthétique, à côté, pour une plus grande festivité artistique. Mais ils n'apportent pas une valeur supplémentaire aux écrits. Le même texte en livre de poche a la même valeur qu'en une édition luxueuse dans le faste de la bibliothèque vaticane.

On comprend donc que faire un ouvrage littéraire c'est faire beaucoup avec très peu : la voix et le matériel pour écrire. La simplicité des moyens est une incitation. Il y a moins à faire pour écrire que pour construire un pont, ou même que pour peindre un petit tableau. Les prétendants sont nombreux. Mais la tâche est difficile. il y a peu d'élus... Il faut de la passion, du courage et de l'invention pour faire oeuvre d'art avec un matériau si subtil que le langage. Mais la difficulté n'est pas sans présenter un avantage considérable, c'est que l'épaisseur matérielle ténue des mots les rend plus proches de la conscience.

Il faut aussi de la aussi de la modestie. Tous les musiciens ne sont pas des artistes renommés, mais ils ne peuvent vivre sans musique. De même si l'on aime écrire, il n'y a pas de raison de se priver bien que l'on sache que l'on ne marquera pas le siècle. Et qui sait ? Qui peut dire qu'un livre modeste n'aidera pas à vivre un modeste lecteur ?

Gilbert NANCY

Septembre 2017

